

**L'histoire de Martin commence vers l'année 316 ou 317, dans la province romaine de Pannonie, sur les terres qui correspondent aujourd'hui à la Hongrie occidentale. Il naît à Savaria, actuelle Szombathely, dans une famille profondément ancrée dans les traditions militaires de Rome. Son père, tribun dans l'armée impériale, porte le titre prestigieux de cette institution qui maintient l'ordre aux frontières d'un empire déjà menacé par les premières vagues de migrations barbares.**

**Le nom même de l'enfant, Martin, dérive de Mars, le dieu romain de la guerre, présage d'une destinée qui semblait toute tracée dans les rangs des légions. Pourtant, dès son plus jeune âge, le garçon manifeste une sensibilité qui le distingue de son milieu. Lorsque sa famille est mutée en Italie du Nord, à Pavie, le jeune Martin découvre une société en pleine transformation religieuse. L'édit de Milan, promulgué en 313 par Constantin, a accordé la liberté de culte aux chrétiens, mettant fin à des siècles de persécutions.**

## **L'appel d'une foi naissante**

Dans les rues de Pavie, Martin observe avec fascination les communautés chrétiennes qui peuvent désormais pratiquer leur foi au grand jour. Contre la volonté de ses parents, encore attachés aux anciennes divinités païennes, l'adolescent se sent irrésistiblement attiré par cette nouvelle religion qui prêche l'amour du prochain et la compassion. À l'âge de 10 ans, il demande à être admis parmi les catéchumènes, ces candidats au baptême qui suivent l'enseignement de l'Église.

Cette démarche provoque la colère de son père. Dans une société romaine où l'autorité paternelle règne sans partage, le jeune Martin défie les traditions familiales. Mais le tribun dispose d'un moyen imparable pour ramener son fils dans le droit chemin : à 15 ans, conformément aux lois de l'Empire, Martin est enrôlé dans l'armée. C'est ainsi qu'en 331 ou 332, l'adolescent endosse la tenue de cavalier de la garde impériale, une unité d'élite chargée de protéger l'empereur.

Pendant près de cinq années, Martin sert sous les étendards romains. Stationné d'abord en Gaule, à Amiens, il participe aux campagnes militaires qui visent à contenir les incursions des peuples germaniques au-delà du Rhin. Soldat discipliné et courageux, il gagne le respect de ses camarades, bien qu'il continue à vivre selon les préceptes chrétiens autant que sa condition le permet. Il se contente d'un seul serviteur, qu'il traite comme un égal, partageant avec lui ses repas et prenant même soin de lui comme un frère.

C'est durant cette période militaire que se produit l'événement qui marquera à jamais la mémoire collective et fera de Martin l'un des saints les plus vénérés de la chrétienté. Un jour d'hiver particulièrement rigoureux, probablement en 334 ou 335, Martin chevauche aux portes d'Amiens. Le froid est mordant, et une couche de neige recouvre les chemins. Près de la porte de la ville, un mendiant à demi-nu grelotte, implorant la charité des passants qui l'ignorent.

Martin s'arrête. Il a déjà distribué sa solde aux pauvres et ne possède plus rien d'autre que ses armes et ses vêtements. Sans hésiter, le jeune cavalier tire son épée, coupe en deux son

manteau militaire – ce lourd manteau de laine rouge qui est l’insigne de sa fonction – et en donne la moitié au mendiant. Le geste suscite les rires et les moqueries de certains passants, qui voient dans cette silhouette amputée de son manteau une figure ridicule. D’autres, cependant, sont touchés par ce témoignage de charité.

La nuit suivante, Martin a une vision qui bouleverse sa vie. Dans son sommeil, il voit le Christ vêtu du demi-manteau qu’il a donné au pauvre, disant aux anges : « *Martin, encore catéchumène, m’a couvert de ce vêtement.* » Cette révélation confirme sa foi et précipite sa décision. Il se fait baptiser peu après, vers l’âge de dix-huit ans, accomplissant enfin le vœu formé dans son enfance.

## La rupture avec les armes

Malgré son baptême, Martin demeure contraint par son engagement militaire. Pendant plusieurs années encore, il continue à servir, déchiré entre ses devoirs envers l’Empire et son aspiration à se consacrer entièrement à Dieu. La situation devient intenable en 356. L’Empire fait face à de nouvelles menaces : les Alamans franchissent le Rhin et menacent la Gaule. L’empereur Julien, qui n’est encore que César, rassemble ses troupes à Worms pour repousser l’invasion.

À la veille de la bataille, lors de la distribution traditionnelle des gratifications aux soldats, Martin prend une décision qui pourrait lui coûter la vie. Lorsque vient son tour de recevoir la prime, il s’avance devant Julien et prononce des paroles qui résonnent comme un défi : « *Jusqu’à ce jour, je t’ai servi comme soldat. Permets-moi maintenant de servir Dieu. Que celui qui doit combattre reçoive ton or. Je suis soldat du Christ, il ne m’est pas permis de combattre.* » (Sulpice Sévère – *Vita Martini*)

L’assistance est stupéfaite. Refuser de combattre à la veille d’une bataille pourrait être interprété comme de la lâcheté ou, pire encore, de la trahison. Julien, furieux, accuse Martin de couardise. Le soldat chrétien relève le défi avec une audace qui force l’admiration : « *Si l’on attribue cet acte à la lâcheté et non à la foi, demain je me tiendrai sans armes devant la ligne de bataille, et au nom du Seigneur Jésus, protégé par le signe de la croix et non par un bouclier ou un casque, je pénétrerai sans crainte dans les rangs ennemis.* » (Sulpice Sévère – *Vita Martini*)

Martin est jeté en prison en attendant que son courage soit mis à l’épreuve. Mais le lendemain, contre toute attente, les Alamans envoient des émissaires pour négocier la paix et se soumettent sans combat. Cet événement extraordinaire, perçu comme un miracle par ses partisans, permet à Martin d’être libéré de ses obligations militaires. À 40 ans, et après 25 années sous les armes, l’ancien cavalier est enfin libre de suivre sa vocation.

Martin se dirige alors vers Poitiers où réside Hilaire, l’évêque de la ville, un homme de grande érudition et fervent défenseur de l’orthodoxie chrétienne contre l’arianisme qui menace de diviser l’Église. Hilaire, frappé par la sincérité et la profondeur spirituelle de cet ancien soldat, l’accueille avec joie. Martin désire ardemment recevoir l’ordination sacerdotale, mais Hilaire, percevant son humilité, lui propose d’abord la fonction d’exorciste, un rang inférieur dans la

hiérarchie ecclésiastique.

Leur collaboration est brutalement interrompue en 356 lorsque l'empereur Constance II, partisan de l'arianisme, exile Hilaire pour son opposition doctrinale. Martin se retrouve seul mais décide de poursuivre son chemin spirituel. Une vision le pousse à retourner en Pannonie pour tenter de convertir ses parents au christianisme. Le voyage est long et périlleux. En traversant les Alpes, Martin est attaqué par des brigands qui le menacent de mort. Avec un calme remarquable, il leur annonce l'Évangile. L'un des bandits, touché par ses paroles, finira par se convertir et devenir moine.

En Pannonie, Martin parvient à convertir sa mère, mais son père demeure attaché au paganisme. Pendant son séjour, il combat activement l'hérésie arienne qui s'est répandue dans la région, ce qui lui vaut persécutions et mauvais traitements. Les ariens, soutenus par le pouvoir impérial, le font flageller et le chassent de sa terre natale. Martin se réfugie en Italie, sur l'île déserte d'Albenga, où il vit en ermite pendant plusieurs mois, se nourrissant de racines sauvages.

## La fondation de Ligugé

En 360, Martin apprend que son mentor Hilaire a été rappelé d'exil et qu'il a repris son siège épiscopal à Poitiers. Sans hésiter, l'ancien soldat reprend la route de la Gaule. Les retrouvailles entre les deux hommes sont empreintes d'une profonde émotion. Hilaire, conscient des aspirations contemplatives de Martin, lui offre un domaine à Ligugé, à quelques kilomètres au sud de Poitiers, où il peut établir une communauté monastique.

C'est ainsi que naît, vers 361, le premier monastère de Gaule. Dans ce lieu retiré, Martin instaure une vie communautaire inspirée des moines d'Orient dont les récits commencent à parvenir en Occident. Les disciples affluent rapidement, attirés par la réputation de sainteté de leur maître. Le monastère de Ligugé devient un centre de rayonnement spirituel où l'on pratique la prière, le travail manuel et l'étude des Écritures.

Pendant une dizaine d'années, Martin vit dans ce havre de paix, partageant son temps entre la contemplation, l'enseignement de ses disciples et les œuvres de charité envers les populations environnantes. Sa renommée grandit dans toute la région. On lui attribue des miracles : guérisons miraculeuses, résurrections même, selon les témoignages de l'époque. Mais Martin, d'une humilité profonde, fuit la notoriété et préfère la solitude de sa cellule.

En 371, l'évêque de Tours, Lidoire, meurt. La cité, importante place forte sur la Loire, a besoin d'un nouveau pasteur. Le clergé et le peuple sont divisés. Certains pensent à Martin, dont la sainteté est connue de tous, mais d'autres estiment que cet ancien soldat, à l'apparence négligée et aux vêtements usés, ne possède pas la dignité requise pour une fonction si élevée.

Les partisans de Martin, sachant que l'ermite refuserait l'épiscopat s'ils le lui demandaient directement, imaginent un stratagème. Un habitant de Tours vient le supplier de se rendre au chevet de sa femme mourante. Martin, toujours prompt à secourir les affligés, accepte de quitter son monastère. Mais dès qu'il franchit les portes de Tours, une foule immense l'entoure

et l'escorte de force vers la cathédrale où l'attend le clergé assemblé pour l'élection.

Malgré ses protestations véhémentes, malgré ses larmes et ses supplications, Martin est proclamé évêque de Tours. Certains évêques présents pour la consécration émettent des réserves sur ce candidat si peu conforme aux usages. L'un d'eux, Defensor, critique ouvertement son apparence misérable et sa petite taille. Mais la volonté populaire l'emporte, soutenue par les évêques les plus respectés de la région.

## Un évêque missionnaire

Martin accepte finalement cette charge qu'il n'a pas sollicitée, mais il est bien déterminé à ne pas renoncer à son idéal monastique. Refusant de résider dans le palais épiscopal, il s'installe d'abord dans une cellule exigüe près de la cathédrale. Rapidement, incommodé par les visiteurs incessants, il fonde un nouveau monastère à Marmoutier, à quelques kilomètres au nord de Tours, sur la rive droite de la Loire.

Ce lieu, creusé dans le roc et entouré de falaises abruptes, devient sa véritable résidence. Martin y vit avec ses disciples dans des grottes et des cellules rudimentaires. Plus de quatre-vingts moines le rejoignent, formant une communauté fervente où l'on pratique une austérité remarquable. Les moines ne possèdent rien en propre, vivent de leur travail manuel, principalement la copie de manuscrits, et se consacrent à la prière continue.

Mais Martin n'est pas un évêque reclus. Au contraire, il entreprend une œuvre missionnaire sans précédent dans les campagnes de Touraine, du Poitou, de l'Anjou et du Berry. À cette époque, si les villes sont largement christianisées, les campagnes demeurent attachées aux cultes ancestraux. Le mot même de « *païen* » (*paganus*) désigne originellement l'habitant des campagnes, celui qui n'a pas encore reçu la foi chrétienne.

Parcourant inlassablement son vaste diocèse, souvent à pied malgré son âge avancé, Martin va de village en village, détruisant les temples païens et les arbres sacrés, baptisant les populations, ordonnant des prêtres et fondant des paroisses. Son action est parfois brutale : il n'hésite pas à abattre les sanctuaires païens, ce qui lui vaut l'hostilité violente de certains habitants. À plusieurs reprises, il échappe de peu au lynchage. Mais sa douceur personnelle, sa charité envers les pauvres et les miracles qu'on lui attribue finissent par vaincre les résistances.

L'action de Martin ne se limite pas au domaine spirituel. Évêque d'une grande cité, il est aussi un homme de pouvoir qui n'hésite pas à intervenir dans les affaires politiques lorsqu'il estime que la justice ou la miséricorde l'exigent. À une époque où l'Église et l'État sont intimement liés, Martin se distingue par son indépendance de jugement et son courage face aux puissants.

En 384, il se rend à Trèves, alors capitale impériale d'Occident, pour intercéder en faveur de deux évêques espagnols, Instantius et Priscillien, accusés d'hérésie et de pratiques magiques. Martin, bien qu'opposé aux doctrines de Priscillien, est scandalisé qu'une affaire religieuse soit jugée par un tribunal civil et que l'on envisage la peine de mort pour des questions de foi. Il affronte directement l'empereur Maxime et l'évêque Ithacius qui réclament l'exécution des

hérétiques.

Malgré ses efforts, Priscillien et ses compagnons sont décapités en 385, devenant les premiers chrétiens exécutés par d'autres chrétiens pour hérésie. Martin est profondément affecté par cet événement qu'il considère comme une trahison des principes évangéliques. Il rompt la communion ecclésiastique avec les évêques qui ont participé à ce jugement, refusant de siéger avec eux dans les conciles. Cette position lui vaut l'inimitié d'une partie de l'épiscopat gaulois, mais il tient bon, préférant l'isolement à la compromission.

Quelques années plus tard, en 388, Martin intervient à nouveau auprès de Maxime, cette fois pour sauver la vie de prisonniers politiques. L'empereur, qui avait usurpé le pouvoir, retient en otages des partisans de Valentinien II. Martin obtient leur grâce, démontrant une fois de plus son attachement à la miséricorde plutôt qu'à la vengeance.

## Les dernières missions

Au début des années 390, Martin a dépassé les 70 ans, un âge très avancé pour l'époque. Son corps, usé par les privations, les jeûnes constants et les voyages incessants, commence à montrer des signes de faiblesse. Mais son esprit demeure indomptable. Il continue à parcourir son diocèse, visitant les communautés, réglant les conflits, encourageant les fidèles.

En 397, Martin est appelé à Candes, petit village situé au confluent de la Vienne et de la Loire, pour réconcilier des clercs en conflit. Malgré son épuisement, il répond à cet appel. Le voyage est pénible. Dès son arrivée à Candes, Martin tombe gravement malade. Alité dans une cellule modeste, il comprend que sa fin approche.

Ses disciples, accourus de Marmoutier et de Tours, entourent son lit de mort. Ils pleurent, suppliant Dieu de ne pas leur enlever leur père spirituel. Martin, fidèle à son esprit de service jusqu'au bout, prononce ces mots admirables qui résument toute sa vie : « *Seigneur, si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne refuse pas le travail. Que ta volonté soit faite.* »

Pendant plusieurs jours, il lutte contre la maladie. Couché sur le dos, les yeux tournés vers le ciel, il refuse qu'on lui prépare un lit de cendres selon la coutume pénitentielle, préférant contempler les cieux jusqu'à son dernier souffle. Il passe ses dernières heures en prière, conversant avec les anges et les démons qu'il dit voir autour de lui, repoussant les tentations ultimes par la force de sa foi.

Le 8 novembre 397, au crépuscule, entouré de ses disciples qui psalmodient, Martin rend son dernier souffle. Il a environ 80 ans et en a passé plus de 25 comme évêque de Tours. Une colombe blanche, raconte-t-on, sort de sa bouche à l'instant de sa mort, symbole de son âme pure s'envolant vers le Royaume des cieux.

La nouvelle de la mort de Martin se répand comme une traînée de poudre dans toute la Gaule. Aussitôt, une controverse éclate entre les habitants de Candes, qui souhaitent garder le corps du saint, et ceux de Tours, qui revendiquent leur évêque. Les Tourangeaux, plus nombreux et mieux organisés, parviennent à s'emparer du corps. Selon la légende, ils l'emportent de nuit

par bateau sur la Loire. Un miracle se produit alors : bien que l'on soit en novembre, les arbres le long des rives se couvrent de fleurs et de feuilles, comme au printemps. C'est ce que la tradition appelle « l'été de la Saint-Martin ».

Martin est inhumé le 11 novembre 397 dans un petit cimetière à Tours. Sa tombe devient immédiatement un lieu de pèlerinage. Des miracles sont rapportés par dizaines : guérisons, exorcismes, résurrections même. Le culte de Martin se répand avec une rapidité extraordinaire, bien au-delà des frontières de la Gaule.

Sulpice Sévère, un aristocrate aquitain devenu moine et disciple de Martin, rédige sa biographie, la *Vita Martini*, dès l'année 397 ou 398. Cette œuvre, qui deviendra l'une des hagiographies les plus lues du Moyen Âge, est le principal témoignage sur la vie du saint. Sulpice Sévère complète ensuite son récit par trois Lettres et deux livres de Dialogues qui racontent d'autres épisodes de la vie de Martin et les miracles survenus après sa mort.

Au V<sup>e</sup> siècle, Perpet, évêque de Tours, fait construire une basilique grandiose pour abriter les reliques de Martin. L'édifice devient l'un des sanctuaires les plus importants de la chrétienté occidentale. Les rois francs, à partir de Clovis, vouent une dévotion particulière à saint Martin. La chape de Martin – le fameux manteau partagé – est conservée comme une relique royale et accompagne les souverains dans leurs campagnes militaires. Le mot « *chapelle* » dérive du latin médiéval « *capella* », diminutif de « *cappa* » (petit manteau à capuchon), et le prêtre chargé de sa garde est appelé « *chapelain* ».

## L'héritage spirituel

L'influence de Martin sur le christianisme occidental est immense et durable. Il est considéré comme le père du monachisme en Gaule. Les monastères qu'il a fondés, Ligugé et Marmoutier, deviennent des modèles pour d'innombrables fondations ultérieures. Le mouvement monastique qu'il a initié se répand dans toute l'Europe, préparant le terrain pour les grandes réformes monastiques des siècles suivants.

Son action d'évangélisation des campagnes fait de lui le prototype de l'évêque missionnaire. Pendant des siècles, les évêques de Gaule, puis de France, s'inspireront de son exemple, parcourant leurs diocèses, fondant des paroisses rurales, luttant contre les survivances païennes. L'organisation paroissiale de la France rurale, qui perdurera jusqu'à la Révolution française, trouve en grande partie son origine dans l'œuvre de Martin. Sa figure incarne aussi un idéal de sainteté accessible. Martin n'est ni un martyr mort pour sa foi, ni un ascète extrême retiré au désert, ni un théologien savant. C'est un ancien soldat, un homme simple, qui a consacré sa vie au service de Dieu et de son prochain. Cette simplicité, cette humanité, expliquent en partie l'extraordinaire popularité de son culte auprès des fidèles de toutes conditions.

Plus de 500 localités françaises portent son nom, ainsi que près de 4 000 églises et chapelles en France seulement. Son culte s'est répandu dans toute l'Europe chrétienne : Italie, Espagne, Angleterre, Allemagne, jusqu'en Scandinavie. Les chevaliers médiévaux, se reconnaissant dans cet ancien militaire devenu saint, l'ont choisi comme patron. Les mendiants, les tailleurs, les

vignerons, parmi bien d'autres corporations, se placent sous sa protection.

**Son passé de cavalier de l'armée romaine et son courage face aux dangers ont naturellement fait de lui le saint patron des soldats, fonction qu'il occupe depuis des siècles dans la tradition militaire française.** Cette protection spirituelle s'est maintenue à travers les âges, trouvant une nouvelle expression dans les temps modernes. En 2012, saint Martin a été officiellement proclamé saint patron du commissariat aux armées, institution chargée d'assurer le soutien administratif et financier de nos forces armées. Ce choix souligne la permanence de son message : celui d'un homme qui, tout en servant dans les armées, n'a jamais cessé de témoigner des valeurs de charité, de justice et d'humanité qui transcendent la condition militaire.

**La date du 11 novembre, anniversaire de sa sépulture, est célébrée comme sa fête principale. Cette date deviendra, par une coïncidence historique, celle de l'Armistice de 1918, ajoutant une dimension mémorielle supplémentaire à cette journée.**

La vie de Martin de Tours est celle d'un homme qui a su, à chaque étape de son existence, faire des choix radicaux guidés par sa foi. Soldat qui renonce aux armes pour servir le Christ, ermite arraché à sa solitude pour devenir évêque, ascète qui descend de sa montagne pour évangéliser les campagnes, Martin incarne une spiritualité engagée dans le monde tout en restant détachée de ses honneurs.

Son parcours illustre aussi les mutations profondes que connaît le christianisme au IV<sup>e</sup> siècle. Religion persécutée devenue religion d'État, l'Église doit inventer de nouvelles formes de témoignage. Le martyr rouge du sang cède la place au martyr blanc de l'ascèse monastique. L'évangélisation des masses paysannes devient la nouvelle frontière missionnaire. Martin est l'un des principaux artisans de cette transformation.

Seize siècles après sa mort, Martin de Tours demeure une figure vivante. Son geste de partage du manteau, représenté sur d'innombrables œuvres d'art, continue de parler à l'imaginaire collectif. Il symbolise la charité désintéressée, le don de soi, la capacité à voir le Christ dans le pauvre. En cela, l'ancien cavalier de l'armée romaine demeure un maître spirituel pour les générations successives, un témoin de l'amour évangélique qui transcende les époques.

### Sur la composition du VITA MARTINI de Sulpice Sévère

La *Vita Sancti Martini* de Sulpice Sévère occupe une place unique dans l'histoire de la littérature et de la spiritualité occidentales. Première grande hagiographie latine après la *Vita Antonii*, elle établit les codes d'un genre qui dominera la production littéraire médiévale. Best-seller de son époque, copiée dans des centaines de manuscrits, traduite en de nombreuses langues, elle a façonné pour des siècles l'image de la sainteté chrétienne.

Au-delà de son importance historique et littéraire, l'œuvre témoigne de la rencontre entre deux hommes exceptionnels : Martin, le soldat devenu saint, et Sulpice Sévère, l'aristocrate devenu hagiographe. Leur brève amitié spirituelle a produit un texte qui a traversé les siècles,

transmettant à des millions de lecteurs le message évangélique incarné dans la vie d'un homme.

Lire aujourd'hui la *Vita Martini*, c'est entrer en contact direct avec le christianisme de la fin de l'Antiquité, avec ses espoirs, ses combats, ses tensions. C'est découvrir comment une religion encore jeune cherchait ses modèles, définissait ses valeurs, construisait son identité. C'est comprendre aussi comment la mémoire se transforme en légende, comment l'histoire devient mythe, comment un homme devient saint.

L'œuvre de Sulpice Sévère rappelle finalement que la littérature chrétienne, loin d'être un simple appendice de la théologie, constitue un art à part entière, capable de créer des figures immortelles et de transmettre des valeurs universelles à travers les âges.

[View Fullscreen](#)

[Aller au contenu PDF](#)